Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

23 | 2016

Varia

Valérie DESHOULIERES, *La Voix d'Arkhè. Le paradigme archéologique dans la création européenne moderne et contemporaine*

Geneviève Hoffmann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5691>

DOI : 10.4000/anabases.5691

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 307-310

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Geneviève Hoffmann, « Valérie DESHOULIERES, *La Voix d'Arkhè. Le paradigme archéologique dans la création européenne moderne et contemporaine* », *Anabases* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 02 mai 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.5691>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Valérie DESHOULIERES, *La Voix d'Arkhè* *. Le paradigme archéologique dans la création européenne moderne et contemporaine*

Geneviève Hoffmann

RÉFÉRENCE

Valérie DESHOULIERES, *La Voix d'Arkhè. Le paradigme archéologique dans la création européenne moderne et contemporaine*
Paris, Hermann éditeurs, 2014, 364 p.
35 euros/ ISBN 978 2 7056 8830 1

- 1 Spécialiste de littérature comparée, Valérie Deshoulières (VD), actuellement professeur à l'université de la Sarre et directrice de l'Institut français de Saarbrücken, présente dans cet ouvrage une étude sur la représentation d'*arkhè*, au sens de commencement. Composé de onze chapitres, ce livre est le fruit d'une recherche initiée depuis 1996 et publiée sous forme d'articles dans des recueils collectifs.
- 2 L'introduction en forme d'*Apostrophe* (p. 13-31), sous le titre « La dépression d'Indiana Jones », s'ouvre sur le rapprochement entre Indiana Jones, héros du film de Spielberg, *Les Aventuriers de l'arche perdue* (1981), et le très sérieux Henri Schliemann qui a cru obstinément à son rêve d'enfant. Au centre de l'enquête est posée la question du dialogue entre la création contemporaine et l'archéologie, au sens d'un savoir et d'un discours sur le passé. L'enjeu est de comprendre comment la fascination pour le monument antique, caractéristique du XVIII^e siècle, a été remplacée par sa désacralisation dans l'art post-moderne. À ce thème s'ajoute une seconde perspective qui entend lire dans la réappropriation du passé le miroir du présent.

- 3 Sous le titre « Les Bibliothèques de Babel » sont regroupées dans la première partie deux études qui ont pour horizon le voyage en « Grande-Scripturie ». La première porte sur « les catabases d'Alain Nadaud » (p. 35-65) et les figures antiquomaniaques de ses romans. Dans *L'iconoclaste* (1989), le personnage de Baedeker, l'écrivain allemand bien réel des célèbres guides, se métamorphose en historien, en théologien et, à l'occasion, en archéologue, obligeant le lecteur à creuser ses déambulations, à faire son propre voyage sans être inféodé aux fameux guides. La seconde contribution a pour titre : « Au miroir de Nimrod. Jean-Marie Blas de Roblès, aventurier de l'Arkhè perdue » (p. 67-90). Jean-Marie Blas de Roblès est archéologue de métier – en 1986, il était membre de la mission archéologique française en Libye. Ses romans sont aux confins de l'érudition et du rêve. *Là où les tigres sont chez eux* (Prix Médicis, 2008) souligne non seulement la vanité de cette quête de l'origine mais son danger en raison des mythes et des idéologies qui lui sont attachés. À une démarche dogmatique et systématique, il en oppose une autre, intuitive, ludique, poétique et libertaire (p. 81). *Les Greniers de Babel*, « une longue fable à l'érudition joyeuse » (p. 82) mettent en scène un épigraphiste mandaté par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour explorer les ruines de la Tour de Babel. Après avoir découvert des langues et dialectes improbables, qui sont signe de chaos, il découvre que la seule langue vraie est celle des oiseaux et que le mieux est de cultiver son jardin.
- 4 Le volet, qui a pour titre « Le Voile d'Isis. Aberrations égyptiennes », interroge en premier lieu les « égyptomanes » de l'art contemporain en termes d'identification, de différenciation, d'expérimentation (p. 93-119). En partant du sanctuaire d'Isis à Pompéi, qui fascina autant Théophile Gauthier que Gustave Flaubert, VD relève les signes qui renvoient à une Égypte fragmentaire, source d'émerveillement et de rêve – du culte des symboles aux rituels imaginaires chez les artistes contemporains : Bruno Macé et ses hiéroglyphes, Pancino Biagio et ses pyramides de pommes de terre, Ruth Thorne Thomsen et ses montages photographiques qui évoquent les premiers voyages organisés en Égypte. Ces archéologies imaginaires télescopent le passé et le présent. Les objets sont détournés, les outils dévoyés, les matières perverties dans les ruines anticipées de Bruno Delahays (p. 104) qui reprend la technique picturale des Anciens pour créer une archéologie imaginaire et épurée dont les éléments ne viennent pas de copies de musées, mais de trouvailles de fortune.
- 5 « Du Visage d'Isis aux mensonges d'Ayse. La comédie des dieux égyptiens selon Luigi Malerba et Fabrizio Clerici » (p. 121-144) se fonde sur le roman de Luigi Malerba, *Les Pierres Volantes*, tragi-comédie égyptisante, qui a pour héros un peintre inspiré par Fabrizio Clerici. VD décrypte les ressorts psychanalytiques de cette égyptomanie qui vise à chasser les fantômes de l'enfance et démontre comment seule la rencontre avec la journaliste Ayse-Isis permet au héros de se trouver lui-même et de se libérer d'une Égypte fantasmée.
- 6 Dans la partie *Les Bijoux d'Hélène. Mirages grecs*, le chapitre intitulé « Les métamorphoses de Pygmalion depuis Mérimée. Statues antiques et récits médusés » (p. 147-164) souligne la contradiction entre l'origine sacrée de la statuaire et sa réception profane, ravivée par Mérimée dans sa célèbre *Vénus d'Ille*. Cette statuaire antique, objet de désirs et de volupté, on la retrouve dans *L'oracle* de Roger Peyrefitte (1948) ou dans *Un rêve de pierre* d'Henry Bonnier (1994). « Le Musée des chimères de Iouri Dombrovski. Mythologie, archéologie et idéologie » (p. 165-213) ouvre un champ tout à fait différent avec l'analyse du roman *Le conservateur des antiquités*, publié dans la

revue *Novy Mir* pendant l'été 1964 par Dombrowski. Cette série de rêveries poétiques à caractère archéologique met en lumière le rapport que les Soviétiques ont entretenu avec « la vieille culture », entre croyance politique en un avenir radieux et travail de remémoration. Des origines de la pensée grecque aux obsessions de Dombrowski, le « commencement » se situe à la croisée du mythe, de la poésie et de la politique.

- 7 Les pages consacrées à « Heinrich Schliemann : épisodes ignorés d'une vie posthume. Ruines antiques et chagrins d'aujourd'hui : de l'espace au non-lieu » (p. 215-250) sont des plus intéressantes. VD va bien au-delà de la pièce de Bruno Bayen : *Schliemann, épisodes ignorés* (1982), devenu un livret d'opéra, en revenant sur les différentes facettes du personnage et sur la fascination qu'il a exercée sur les Européens. Freud en a fait le prototype de l'homme heureux puisqu'il a réalisé un désir infantile, mais pas si heureux que cela, car la Grèce de son temps n'a rien de fabuleux. Ambigu, paradoxal, Schliemann est pour Bayen « l'homme voilé », un authentique raté, un « génie du non-lieu ».
- 8 La partie intitulée « La Mosaïque de Persona. Fragments romains » porte d'abord sur « Le Visage de personne. Statues brisées et mosaïques aveugles dans le roman français des années 1980 » (p. 253-287). En prenant comme fondement de sa réflexion l'essai de Michel Serres, *Statues* (1989), VD explore le thème du jardinier-archéologue qui fait lever les pierres comme le blé à l'image de ces princes qui taillent des statues comme des arbres, dans le roman de Jacques Abeille *Les jardins statuaires* (1982). Ce romancier a allégorisé le constat de la pensée contemporaine selon lesquelles les statues n'ont plus rien à nous apprendre. Quant aux mosaïques, elles se dérobent à jamais à toute quête de l'origine, car elles sont la métaphore d'une identité morcelée, fragmentaire, enfouie dans la terre et qui mérite d'y rester, protégée ainsi de la violence des hommes. « Quelque chose noir et blanc... La mémoire en ruines du *moment initial* » (p. 289-319) porte sur la notion de trace en tant que processus de remémoration du visage disparu. Le point de départ de l'analyse est le visage en fuite de May Bartram dans le récit de James publié en 1903, *The Beast in the Jungle*, adapté pour le théâtre par Duras en 1962. VD s'attache à souligner dans la constellation de ces auteurs et du metteur en scène Eric Vigner, l'intertextualité « archéomaniacale » sur l'irreprésentable.
- 9 La partie « Stèles d'anges. Le passé dans la voix » commence par un pèlerinage au pays du langage et de la mort qui sous la conduite d'Orphée mène le lecteur de la Grèce archaïque à l'Italie de 1830, d'Homère à Leopardi, pour interroger l'impensable et l'indicible : la disparition d'un être cher (« Images d'anges : du bilan à l'adieu. Propositions pour une poésie *stélaire* depuis Homère », p. 324-366). Pour VD, les inscriptions funéraires touchent les artistes dans la mesure où la remémoration qu'elles induisent se fonde sur le néant comme lieu de la mélancolie. Aux cris de douleur de l'épopée homérique a succédé l'impossibilité du souvenir et la nostalgie d'un absolu. Ainsi le poème *Eleusis* dédié par le jeune Hegel à Hölderlin en août 1796, définissait-il déjà le sacré à partir du silence qui l'entoure. La dernière étude porte sur l'œuvre de Betsy Jolas (p. 367-386), élève de Messiaen quand elle recompose le passé en allant à Troie pour entendre ses Voix. Héritière du projet de ses parents de faire parler dans une même langue l'Europe et l'Amérique, elle exhume une Grèce originale dans les musiques qu'elle a composées pour le théâtre de Sophocle et d'Euripide : *Ajax* (1960), *Le Cyclope* (1960) et *Les Troyennes* (1961).
- 10 Le livre se termine par quelques pages qu'on ne saurait qualifier ni de conclusion ni de synthèse. Il n'est pas valorisé par des reproductions de médiocre qualité et une

bibliographie limitée. On peut également regretter les titres à rallonge et les lacunes de la table des matières. Plus qu'une synthèse, cette étude se compose de morceaux choisis pour souligner une mémoire historiographique fragmentée. Chaque œuvre littéraire ou artistique est longuement commentée et, grâce au talent de Valérie Deshoulières, prend valeur de témoignage. Ce pèlerinage aux sources de la création occidentale brasse des notions et des références complexes qui tiennent autant à la philosophie qu'à l'histoire, à l'idéologie qu'à la critique littéraire. En dépit de son foisonnement, chacune des thématiques renvoie à la désespérance de l'homme du ^{xx}e siècle, déçu par son époque et fasciné par une Antiquité qui ne peut pas répondre à son attente. Cette recherche poignante d'une *Arkhè* ne joue pas seulement sur l'émotion. Elle impose également à l'Antiquité une grille de lecture stimulante. Soit la ruine donne une leçon, soit elle offre un spectacle. Ici, elle donne le spectacle d'un archéologue-archégète qui marche à reculons (p. 197).

AUTEURS

GENEVÈVE HOFFMANN

Université de Picardie Jules Verne
genevieve.hoffmann@wanadoo.fr